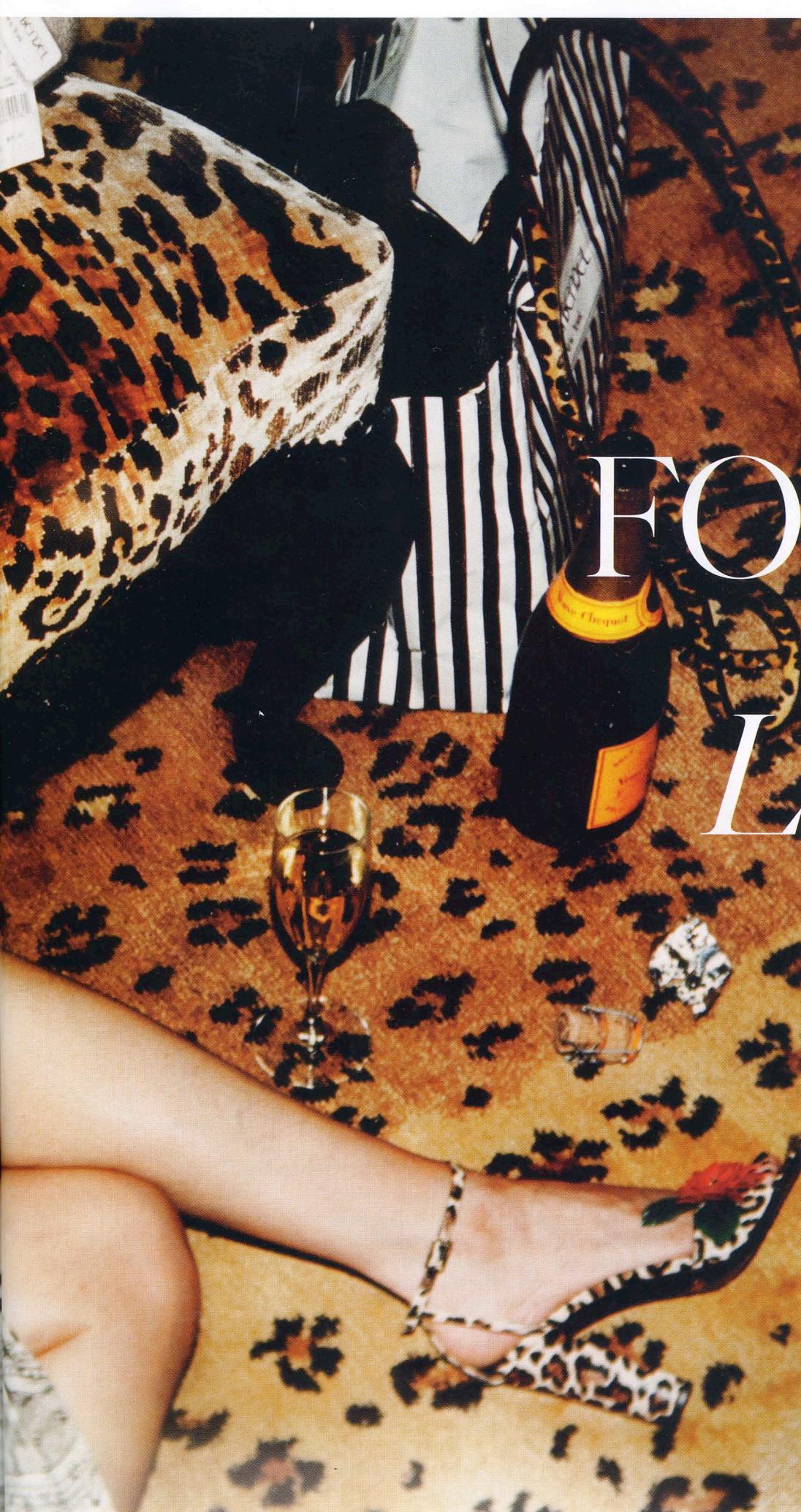




Sabas, Carole. "La Force de l'Art." *Vogue Paris* (June/July 2011): 170-177.



La FORCE de L'ART

Avec ses looks à la *Barbarella* et son brio de productrice, *Yvonne Force Villareal* souffle des bulles sur le monde de l'art. *Impresario*, muse, collectionneuse et *chanteuse de rap*, elle transforme ses *fantasmes* en réalité, un show ouvert à tout public.

Par Carole Sabas.
Photographe
Jessica Craig-Martin.



Le loft d'Yvonne Force Villareal est dans le carré discrètement trendy du West Village, un coin désertique près de la Hudson River, où se planquent les rockstars comme Michael Stipe ou Lou Reed. L'ascenseur s'ouvre sur l'espace inondé de lumière. Grand froid bleu vif à New York, le fleuve sur lequel donnent les baies vitrées est à demi gelé. L'entrée est gardée par une œuvre de Dash Snow, l'artiste icare désintégré l'été dernier : *Keep me High and I will Ball you for Life*. A droite sous les fenêtres, un petit autel est dressé à la déesse pop Vishnou et à Obama, un aimant à psyché pour les cours de yoga à domicile. A la nuit tombée, la maîtresse des lieux pousse ses œuvres d'art et fait place aux tapis des copines. Collectionneuse, productrice d'art et grande figure de la scène arty à Manhattan, Yvonne Force Villareal est une vamp blonde à lunettes monture épaisse, qui revendique son look très étudié, à mi-chemin entre «le disco et l'existentialisme français» ou bien «Brigitte Bardot et (la pasionaria féministe) Gloria Steinem». Fourrures, talons hauts, mascara volumateur et lipstick baby pink, elle s'est créé un personnage d'intrépide cérébrale, frondeuse aux jambes nues, businesswoman à sourire narquois et efficacité maxi, un style tout en provo, hostile aux philanthropes demi-sel. Depuis onze ans, son organisation, Art Production Fund, change la face de l'art public à New York. Avec sa coéquipière Doreen Remen, YFV plante régulièrement dans la ville des événementiels tonitruants de glamour, qui réconcilient les critiques d'art et les badauds, les hipsters et les outsiders. Entre autres exploits,

Son loft est clair et beige poudré. Une tonalité choisie pour valoriser son teint par le peintre Alex Katz, 82 ans, qui en fait sa muse favorite. Les murs accueillent côte à côte les artistes amis du couple.

elle a réussi à faire moquerter le Hall Vanderbilt de Grand Central, la gare monumentale que traverse Cary Grant dans *La Mort aux trousses*, avec un motif fleuri signé de son ami l'artiste Rudolf Stingel. Soudain, les voyageurs avaient l'impression de traverser un lobby d'hôtel Hilton ou un salon de massages en attrapant la correspondance. APF a aussi posé des mantras de Yoko Ono sur les toits des taxis, fait jaillir une fontaine de 3 390 ampoules électriques et 10 mètres de haut devant le Rockefeller Center, tenu un bar à tequila de nuit, organisé un marathon de danse d'une semaine et une performance à 10 motos Honda et machines à fumée, dans une ancienne caserne xixe siècle. Plus exactement, APF a financé un à un chacun de ces projets soumis à son approbation par des

La moto rouge de Cuarto, le fils d'Yvonne, devant une œuvre lumineuse de son mari, Leo Villareal. Page de gauche, Yvonne Force Villareal dans son living-room, avec, au mur, de gauche à droite, Dan Cullen, Boo Fuck'n Hoo et Nate Lowman, Bullet. Sculpture de Terence Koh, Apostles Hand. Sur la table, sculpture de Rachel Feinstein, Cuatro.



La vraie fausse boutique
Prada de Michael Elmgreen
et Ingar Dragset, plantée
en plein désert texan, reste
l'opération préférée des
médias.





De gauche à droite et de haut en bas : Alex Katz, Portrait of Yvonne & Leo; Matthew Barney, The Laughton Candidate from Cremaster 4; Martin Eder, sans titre, et Sean Landers, Monkey; Eberhard Havekost, toile sans titre; Aaron Young, Focus on the Four Dots in the Middle of the Painting for Thirty Seconds, Close your Eyes and Tilt Your Head Back (Frantic Fruit); Cuarto, 6 ans, devant une œuvre lumineuse de son père, Leo Villareal; dans la salle de bains, Keith Edmier, sans titre.





“Show”, la performance de Vanessa Beecroft au Guggenheim Museum, a été la première production d’APF. Une séance de trois heures controversée et magistrale qui atterrit en couverture d’Artforum. Page de droite, au mur de la salle à manger, Blonde, Brunette, and Redhead, de Lisa Yuskavage.

artistes aussi en vue que Tim Noble et Sue Webster (*Electric Fountain*, 2008), Eduardo Sarabia, Agathe Snow (The Whitney Biennial, 2008) ou Aaron Young (*Greeting Card*, 2007).

Si elle n'a pas inventé la profession – les galeristes sont généralement les producteurs de leurs artistes – Yvonne Force Villareal l'a dotée d'un supplément de sex-appeal et d'ambitions désinhibées à la Jeff Koons. En justaucorps et guêtres, son pékinois Puff Baby sur les genoux, elle parle de son ascension comme d'un script («je suis une incarnation du rêve américain»), tandis que le maquilleur pose ses faux cils pour la séance photo à domicile. Avant d'aller choisir parmi les racks de robes longues empruntées, sans un regard au miroir, elle cille. «C'est parfait. Je le sens.»

Grandie en Floride, en Pennsylvanie et dans la banlieue de Manhattan, cette ex-pompom girl a d'abord opté elle-même pour une carrière d'artiste. Fin 1980, elle apprend la peinture à la prestigieuse Rhode Island School of Design, plonge deux ans dans l'Espagne de la Movida, puis revient chercher fortune à Manhattan, époque «Greed is good», Bret Easton Ellis et lounges à supermodels. Hôtesse au restaurant Bouley, l'apprentie artiste s'allie avec la future reine de la nuit Amy Sacco. Un soir, devant une bouteille de champagne, les deux ambitieuses signent un pacte, la première qui réussit aide l'autre, une promesse qu'Yvonne respecte quand son destin, presque du jour au lendemain, se pave de lingots d'or. Elle a troqué ses pinceaux pour un job en galerie, chez A/D, qui vend des séries limitées, objets et meubles d'artistes. Un jour, un

client lui demande des conseils. Elle l'envoie chez ces Anglais qui ne forment pas encore le groupe des Young British Artists. Le collectionneur achète un Glenn Brown à 3 000 dollars, et Yvonne découvre le principe des commissions à 10%. S'ouvre sa lucrative carrière de consultante en art. Yvonne Force Inc, sa société, a un bureau officiel au Rockefeller Center, des clients prestigieux pour qui elle arpente les foires d'art et achète en masse («l'art ne coûtait rien»). Des Rudolf Stingel, Sean Landers, John Currin, Damien Hirst et Jeff Koons («encore abordables»). Elle regarde le marché enfler jusqu'à cette extravagance qui finit par imploser un certain mardi noir de 2008.

En 1998, associée avec Doreen Remen, une amie de la RISD, elle produit son premier coup de maître, «Show», la performance inoubliable de Vanessa Beecroft. Durant trois heures, 1 500 invités observent un line-up de filles nues ou en bikini rubis Gucci, langoureuses et indifférentes, déployées dans l'arène du Guggenheim Museum. Avec Pat McGrath au maquillage, Julien d'Ys à la coiffure, Tom Ford en mécène, l'événement atterrit en couverture d'Artforum. Qualifié de tous les noms d'oiseau («fasciste et incorrect», «passif agressif», «John Cage revival»...), le happening déchire les observateurs. «Nous, on a trouvé cet impact très signifiant.» Les deux amies décident de poursuivre leur activité remue-public. Art Production Fund naît en 2000 de ce croisement art-mode groovy. L'association à but non lucratif se dédie à l'art urbain, fonctionnant avec des dons privés qui, paraît-il, coulent



Toujours sur la brèche côté professionnel, elle a créé un nid harmonieux côté privé : "Mes copines, l'art, ma famille, tout est organique."

à flots. L'opération estampillée APF préférée des médias reste la vraie-fausse boutique Prada, ouverte en 2005 par les artistes Michael Elmgreen et Ingar Dragset, près de Marfa, en plein désert texan, très exactement à Valentine, 160 habitants («elle a été vandalisée, 14 échantillons de pied droit taille 42 ont disparu et on a retrouvé des balles dans la façade»).

A ce jour, Yvonne n'est plus tout à fait la fêtardine qui, sur les photos souvenirs, pose par terre, à côté d'une bouteille de Veuve Clicquot, en mini-robe léopard, bisouillant un porcinet. Elle a renoncé à sa carrière de rappeuse aux paroles scato, amorcée en 2004 dans le sillage de Fischerspooner. Mère de Leopold Villareal IV (Cuatro, 6 ans), épouse de Leo III, l'artiste spécialiste des lumières («et je suis une très bonne femme d'artiste»), elle a créé un nid harmonieux :

«Mes copines, l'art, ma famille, tout est organique.»

Son loft est clair et beige poudré. Une tonalité choisie pour valoriser son teint par le peintre Alex Katz, 82 ans, qui la traite en muse favorite. Les murs accueillent, côté à côté, les artistes amis du couple, toutes générations confondues : Lisa Yuskavage et ses mangas en triptyque, des autoportraits et monochromes de Rudolf Stingel, des collaborations excitantes (Nate Lowman-Adam McEwen), des photos crues de sa meilleure amie, la tout aussi blonde Jessica Craig-Martin. Les deux adorent raconter leurs souvenirs de voyage (l'an dernier, caviar-champagne au café Pushkine à Moscou). Et si on demande à Yvonne à quelle occasion elle sort ses autres œuvres de la réserve, c'est Jessica, rigolarde, qui répond : «Quand il y a un dîner.»

Dans un coin du séjour, un monticule de cire noire clôt en une main aux doigts croisés, un totem chimérique de Terence Koh qui, depuis, l'a aussi posé sur le piano de Lady GaGa. Deux canapés John Chamberlain en soie parachute se font face. Dans la chambre à coucher, les Matthew Barney – un copain de fac de Leo – encerclent le lit en rang serré. Sur le mur d'en face, un diptyque de Dan Colen aux mégots et fientes de pigeon rappelle qu'on est Downtown, sur la parallèle du Lower East Side. Malgré la dominante rose chamallow, l'atmosphère est crissante, pleine d'urgence et de défi, d'ironie et de sens. Jusque dans la salle de bains, où une fleur géante et vénéneuse de Keith Edmier se reflète dans le bain moussant. «Je regarde l'art tout le temps. La créativité, c'est ce qui me nourrit, moi et ma famille.»